

Mal chance

20 heures. Jean et Sandra s'apprêtent à dîner. Jean appelle leur fille, Marie. Elle joue paisiblement dans sa chambre. C'est une petite fille tellement sage, si douce et jolie avec ses grands yeux noirs, sa peau presque translucide et ses pommettes naturellement roses. Elle a hérité des traits de son père ; c'est ce que tout le monde s'accorde à dire. Sandra, sa mère, fait mine de ne pas en prendre ombrage. Elle a développé une réelle capacité à masquer la moindre émotion, surtout en présence de son mari.

Jean et Marie ; le père et la fille. Marie et Jean : la fille et le père. Depuis la naissance de Marie, ils apparaissent aux yeux du monde comme un duo attendrissant ; Marie riant aux éclats lorsque Jean la fait danser, les petits pieds de Marie sur ses grands pieds à lui. Et Sandra qui les regarde, un éternel sourire figé et sans joie sur les lèvres. Ses voisines, ses collègues ne lui cachent même pas leur envie, cette sorte de joyeuse jalousie, lui lançant des phrases toutes faites : « Vous vous êtes vraiment trouvés tous les deux et vous avez un vrai petit ange », ou encore « tu en as de la chance, tu as le mari ET le père parfait ! » et aussi « J'aimerais bien être à ta place ! ».

Etre à ma place ?? se répète Sandra intérieurement perplexe... Avoir de la chance ? La chance de servir de bonne à tout faire pour Jean et Marie ? La chance de ne pas avoir droit à la parole, ou, dès que j'essaie, une enfant de 9 ans et son père se moquent de moi ? Etre une ombre contemplant le duo père/fille ? Comment peuvent elles dire que j'ai de la chance ? Ma fille ne m'appelle même pas « Maman » mais « Sandra »... Elle qui n'appelle que son père pour qu'il lui dise bonne nuit, lui raconte une histoire, ou lorsqu'elle fait un cauchemar. Eux deux qui se regardent en coin et pouffent quand le steak que je leur prépare est trop cuit ; ou pas assez. Eux qui rient en chœur devant Mr Bean lorsque je nettoie la cuisine.

Quel sens a cette vie ? Spectatrice d'un bonheur que je ne partagerai jamais alors qu'il s'agit de ma famille ? Je voudrais partir. Loin. Loin de cette pseudo famille, loin d'un patron qui me harcèle du matin au soir, parce que, dit-il « ça l'amuse »... Mais partir où ? et avec quel argent ?

De toutes façons, je ne ressens plus rien, je ne suis plus rien. Pour personne ; ni même pour moi-même. Et puis Jean et Marie seraient bien mieux sans moi.

Ce soir-là, Sandra décide de partir. Marie est couchée depuis quelques heures et Jean est profondément endormi sur le canapé comme à son habitude. Un dernier regard pour sa fille et Sandra referme doucement la porte d'entrée. Il fait froid, Sandra ne le ressent pas. Le givre a durci les champs et la terre, les arbres immobiles semblent aussi attendre une fin.

Les anxiolytiques que Sandra a pris commencent à faire effet. C'est dans un brouillard que Sandra laisse vaquer ses pensées, dérisoires à présent qu'elle a pris la décision de partir. Elle s'installe dans la Twingo blanche, met sa ceinture et commence à rouler, doucement, puis accélère brutalement. La vitesse atteint 120 puis 130 et se maintient à 140 km/h sur la petite route de campagne, la voiture tremblant terriblement. Sandra se rappelle l'étang, plus loin, à côté d'un vieux château. Les arbres défilent sur les côtés, puis l'horizon s'offre à Sandra, des champs tout autour et enfin le lac, brillant sous la lune, sur la droite. Sandra donne un violent coup de volant qui la fait plonger sous les profondeurs, engloutissant la carcasse du véhicule et sa carcasse à elle. C'est sa

dernière pensée avant de se retrouver bloquée dans la voiture, elle-même bloquée dans la vase de l'étang. Sandra a de l'eau jusqu'à la poitrine et elle est toujours vivante. Elle tente alors de plonger sa tête sous l'eau pour se noyer, mais sa position assise, la ceinture l'emprisonnant, cela se révèle pitoyable. Elle se fait penser aux enfants qui essaient d'attraper une pomme dans une bassine d'eau pendant les fêtes foraines.

C'est un échec cuisant. Un automobiliste a donné l'alerte, les pompiers sont là. Ils parviennent à l'extraire de la voiture engluée en découpant la portière. Une couverture de survie sur le dos, un pompier tente de la rassurer : « - Vous avez eu de la chance Madame, l'étang n'est pas très profond ! »

Sandra ne répond pas, ne le regarde pas... Le pompier reprend alors en articulant bien : « Vous a-vez eu un a-cci-dent Madame, com-pre-nez vous ce que je vous-ai-dit ? ».

Sandra consent à lâcher un : « Oui monsieur » de circonstance.

Les gendarmes entament les premières constatations : perte de contrôle du véhicule sur route verglacée. Jean est appelé. Sandra ne souhaite pas aller à l'hôpital, signe une décharge, et sans un mot, Jean emmène Sandra dans son 4x4. Jean regarde Sandra et lui assène : « t'as bousillé la voiture, repasse ton permis ma pauvre ! ». Le trajet du retour se passe en silence.

Arrivés dans leur maison, Sandra s'installe dans la chambre, emmitouflée dans de nombreuses couvertures. Elle tombe rapidement dans un sommeil sans rêve.

Le lendemain, dimanche matin ; Jean descend, comme tous les dimanches préparer un petit festin pour sa fille : crêpes au Nutella, chocolat chaud et jus d'orange pressé : un plateau pour deux devant la Reine des Neiges. Sacré programme pour une fillette de 9 ans ! Sandra, elle, continue de somnoler. On est en début d'après-midi, le nez de Sandra la fait souffrir, ses gencives aussi. C'est une douleur inconnue et étrange, inhabituelle... Vacillante, elle descend au rez-de-chaussée. Jean et Marie font de la peinture sur le sol du salon.

-« Jean ? »

-« Oui quoi Sandra qu'est-ce qu'il y a encore ? »

-« Mon nez, j'ai mal au nez... »

Jean et Marie se retournent vers Sandra et écarquillent les yeux : « Ton nez est tout noir Sandra ! » s'exclame Marie.

Sandra s'effondre alors sur le parquet, sa jambe droite ne la porte plus.

-« Regarde Papa, Maman elle a les pieds tout noirs aussi ! »

Jean s'approche de sa femme et constate que Sandra a les pieds noirs, comme noircis à la suie. Il appelle les urgences, plus effrayé que réellement inquiet.

Le médecin urgentiste semble dérouté à la vue des parties nécrosées du corps de Sandra. Celle-ci est transportée au CHU d'Angers. Entre analyses et opérations chirurgicales destinées à retirer les tissus morts d son corps jusqu'à en retrouver des sains, Sandra lutte entre la vie et la mort, appelant pourtant de tous ses vœux la mort, elle se réveille d'un coma profond une semaine plus tard.

Les médecins expliquent à Jean que Sandra a été victime d'une amibe « dévoreuse de chair », présente dans la vase des étangs. Le nom scientifique de ce parasite est la *corynebacterium violaceum*. Les chirurgiens ont fait leur possible ; ils ont sauvé une moitié du visage de Sandra et ont dû l'amputer des deux jambes, jusqu'au genoux.

Jean se rend à son chevet. Dernier jour d'hospitalisation pour Sandra. Les médecins ne peuvent rien faire de plus. Ils ont fait leur travail, la sauver.

Jean arrive près du lit blanc les mains crispées sur les poignées d'un fauteuil roulant. Il peine à la regarder, elle qu'il ne voyait plus, est à présent défigurée : un unique œil, un reste de nez, une lèvre supérieure inexistante...

Un ambulancier et une aide-soignante portent Sandra du lit au fauteuil roulant que Jean tient toujours comme pour s'y agripper. Ils sortent de l'hôpital, Sandra assise et bloquée dans ce fauteuil, et Jean la poussant comme l'on pousserait un caddie jusqu'à la voiture. Il la porte comme un paquet encombrant, elle qui ne pèse presque rien, et la pose lourdement sur le siège passager.

- « Comment va Marie ? » demande Sandra, espérant secrètement que sa fille s'inquiète un tant soit peu de son état.
- « Très bien, très bien, répond Jean, elle dort chez sa meilleure amie, tu sais, Barbara »

Rien n'a changé. Rien ne change jamais. Sandra se sent comme un poids mort, un esprit mort, une coquille vide et éclatée.

- « Au fait, j'ai trouvé une auxiliaire de vie de vie pour toi. Elle s'occupera de te faire manger, de te laver et des soins. Elle s'appelle Céline et elle est charmante » reprend gaiement Jean.

L'activité professionnelle de Jean lui prend du temps, chef d'une entreprise florissante de charcutier-traiteur, il a déjà très bonne réputation sur le département. Cuisinier, traiteur, il se charge de nombreux repas de mariages, séminaires et autres fêtes. Son temps libre, il le consacre à sa fille.

Arrivés à la maison, Jean refait la manœuvre inverse ; détachant la ceinture de Sandra, il la pose dans le fauteuil roulant qu'il pousse jusqu'au salon.

-« Tu vas voir, Céline et moi, nous t'avons préparé une chambre parfaite au 1^{er} étage ». Jean sort Sandra du fauteuil et la porte au premier étage, prenant la direction de la chambre d'amis, au fond du long couloir.

Sandra retient un cri en voyant la porte s'ouvrir sur un beau visage, souriant et lumineux.

Jean fait les présentations. Sans s départir de son sourire, Céline entreprend la visite de la nouvelle chambre, aménagée comme une véritable chambre d'hôpital.

- « Voici votre lit médicalisé, avec la télécommande, vous pouvez le monter, le baisser, le remonter... !

Et Jean de continuer en riant : « le rebaisser, le remonter, le rerebaiser, heu non le rerebaisser... c'est bien ça hein ? »

Une petite télévision est accrochée en haut du mur, face au lit. Sur l'unique commode en formica, des flacons, des boîtes de médicaments, une carafe d'eau, un verre en plastique. La chambre a été repeinte en blanc, le lit est en fer et les draps sont aussi blanc que la pièce, de même que la commode, en formica blanc elle aussi.

Jean et Céline installent Sandra sur son lit et lui allument la télévision. Céline informe Sandra qu'elle reviendra vers 18 heures pour la faire manger puis la coucher.

- « D'accord » articule lentement Marie.

Sandra reste seule, assise sur ce lit blanc, la télévision diffusant un documentaire sur les accidentés de la route.

Au rez-de-chaussée, la porte d'entrée vient de s'ouvrir, c'est Marie qui est rentrée. Sandra attend, le cœur battant que sa fille monte pour la voir, l'embrasse, comme lorsqu'elle était petite. C'était il y a si longtemps semble-t-il... Mais rien ne se passe. Sandra entend Jean, Céline et la petite Marie remuer des couverts, chantonner et rire, tous les trois. Personne ne vient. Du rez-de-chaussée, montent des odeurs de chocolat chaud, des cris de joie résonnent dans la maison. Dans la tête de Sandra résonnent des cris et hurlements sans fin.